
DEA Développement des Ressources Humaines

Ethique et RH Séminaire Yvon Pesqueux

Les conséquences de la modernité par Anthony Giddens

Quelle est la nature de la modernité? Pourquoi la modernité s'étend à toute la planète? Le monde est-il moderne ou post-moderne?

L'auteur propose une analyse sociologique de la modernité conçue en quatre institutions: le capitalisme, l'industrialisme, la surveillance et la puissance militaire. Leur dynamique continue, par les mécanismes de délocalisation, de séparation du temps et de l'espace et la réflexivité du savoir, marque la radicalisation de la modernité. La globalisation de ces institutions met l'humanité en face de risques d'une ampleur jamais vue, transforme les relations interindividuelle et l'intimité en mettant en jeu la confiance dans des systèmes abstraits. La modernité peut être source de danger mais également de développement. Penser des futurs souhaitables, proposer une utopie réaliste sont les conclusions de l'auteur pour maîtriser l'emballage du camion fou sur lequel nous sommes embarqués.

Jean Louis Renoux

04 mars 04

Sommaire

LES CONSEQUENCES DE LA MODERNITE	4
DE QUOI PARLE-T-ON?	4
DEMARCHE	4
CONCEPTS	7
QUESTION CENTRALE	9
HYPOTHESES	9
POSTULATS	9
COMMENTAIRES	10
RESUME	13
BIBLIOGRAPHIE	32
EN FRANÇAIS:	32
EN ANGLAIS:	32
SUGGESTIONS DE LECTURE	33



Anthony Giddens

Directeur de la London Schools of Economics, animateur d'un think-tank, Demos, Giddens est connu pour conseiller Tony Blair et comme concepteur du "Third Way" dans l'ouvrage qui porte ce titre. Il est âgé de 66 ans et a publié plus de 30 ouvrages. Si l'image publique de Giddens est celle d'un théoricien du néotravailisme, c'est surtout un brillant sociologue dont l'ambition théorique est immense. Avec la théorie de la structuration, ses travaux sur la modernité, les transformations de l'intimité et les styles de vie, il pose les jalons d'une théorie intégratrice et interdisciplinaire.

L'ouvrage proposé, "The Consequences of Modernity - Cambridge: Polity Press, 1990", suit la publication de "The Constitution of Society - Cambridge: Polity Press, 1984" qui expose la théorie de la structuration. Cette théorie est une base pour le présent ouvrage, je vous invite à lire la fiche résumée [Giddens A. "La constitution de la société"](#).

Les conséquences de la modernité apporte une dimension supplémentaire à la théorie de la structuration, par l'analyse de la confiance et la relation entre identité et modernité. Ces thèmes seront développés dans les deux ouvrages suivants: "Modernity and Self-Identity - Cambridge: Polity Press, 1991" et "The Transformation of Intimacy. Cambridge: Polity Press, 1992".

Le thème de la rupture avec la tradition abordé dans cet ouvrage sera repris dans "Living in the Post-Traditional Society - In Reflexive Modernization, edited by Ulrich Beck, Anthony Giddens, Scott Lash. Cambridge: Polity Press, 1994" et dans un ouvrage politique de Giddens: "Beyond Left and Right: the Future of Radical Politics - Cambridge: Polity Press, 1994". Une bibliographie plus complète est située à la fin de la fiche.

Les conséquences de la modernité, moins connu que d'autres ouvrages de Giddens, occupe pourtant une position charnière dans sa réflexion et sa lecture éclaire les choix théoriques et politiques que fera Giddens par la suite.

Les conséquences de la modernité

De quoi parle-t-on?

On pourrait discuter sur les définitions de la modernité, ce n'est pas un concept d'analyse, ni une théorie. D'après J. Baudrillard¹, c'est un mode de civilisation caractéristique, qui s'oppose au mode de la tradition, c'est-à-dire à toutes les autres cultures antérieures ou traditionnelles.

La question de la modernité est entre autre liée à celle de l'utopie, de la justice, du progrès technologique, de l'égalité et du lien social. La modernité est aussi une idéologie. Elle peut porter la figure de la mondialisation ou de l'arrivée de l'eau dans un village africain, du lien entre progrès technologique et progrès social. La notion de modernité se dérobe et semble recevoir commodément nos attentes.

La modernité est au moins, en donnant un sens à l'histoire, la possibilité d'imaginer son propre futur, de penser le futur du monde dans lequel nous vivons. C'est là l'intérêt principal, à mes yeux de l'ouvrage de Giddens, d'oser penser les futurs, comme la notion de modernité nous y encourage.

Par sa maîtrise conceptuelle, son ouvrage nous apporte un espace pour comprendre notre présent et envisager nos futurs. C'est un sociologue qui l'écrit et nous allons tenter de le lire en sociologue. Ce n'est pas si facile, car le sujet invite du côté de la philosophie politique, voir de la philosophie de l'être.

La théorie de la modernité de Giddens tente d'expliquer les changements intervenus, avec la globalisation, dans les relations sociales, en construisant une grille de lecture critique de la sociologie classique. Giddens situe d'abord les discontinuités historiques: la tradition a cédé la place à la modernité aux alentours du 17^{ème} siècle, puis récemment aux alentours de 1960, la modernité cède la place à la modernité avancée ou à la seconde modernité comme la nomme Ulrich Beck. Les conséquences de ces ruptures sont analysées à trois niveaux:

- Celui des institutions de la modernité,
- Celui des transformations de l'intimité, du soi,
- Celui des relations sociales.

Son objectif est de proposer un tableau d'ensemble des relations sociales, sans penser la "société" comme un tout unique, en réunissant dans une même analyse les faits sociaux dans leur diversité.

La démarche

Giddens réfute d'abord les thèses des post-modernes et celles de la sociologie dite "classique".

Les post-modernes abordent la modernité par l'épistémologie, la fin du sens de l'histoire. Pour Giddens, nous sommes au contraire dans un épisode de radicalisation de la modernité et la post-modernité en serait le dépassement et non la fin. La modernité est unique par son ampleur, historiquement jamais vue, par ses institutions nouvelles, l'État Nation, l'industrialisme, le salariat, etc. On doit la théoriser en partant de la critique des postulats positivistes de la sociologie classique.

En effet, celle-ci se focalise sur une dimension unique, pour Weber, la rationalisation, pour Marx le capitalisme et pour Durkheim, l'industrialisme. Ces approches sont trop limitées pour comprendre la modernité et négligent la réflexivité des sciences sociales. En effet, l'ampleur des bouleversements,

¹ Baudrillard, Jean - Modernité - 2003 Encyclopædia Universalis

des risques que nous vivons, nécessite une approche multidimensionnelle des institutions de la modernité.

Pour Giddens, il s'agit du capitalisme, de l'industrialisme, de la surveillance, et du monopole de la violence. L'industrialisme transforme la nature par l'usage des technologies pour la production de biens et recrée l'environnement. Le capitalisme est basé sur la relation propriété privée et force de travail des salariés non propriétaires. Concurrence et innovations sur le marché en font la dynamique. La bureaucratie et le contrôle de l'information sont les deux composantes de l'état moderne. Le monopole de la violence et le pouvoir assurent la souveraineté de l'état à l'intérieur et à l'extérieur des frontières.

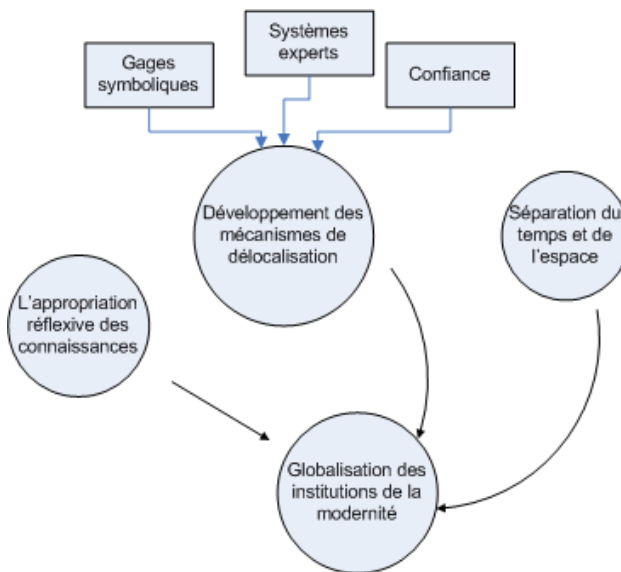


nature par production capitalisme du capital sur le surveillance l'information moderne. militaire

Pour Giddens, le cœur de la modernité est l'association de ces quatre dimensions, interdépendantes.

Par ailleurs, comment expliquer la dynamique de la modernité? Trois mécanismes peuvent expliquer la puissance des institutions de la modernité.

- La séparation du temps et de l'espace,
- Les mécanismes de délocalisation des relations sociales,
- L'appropriation réflexive des connaissances. (Voir concepts ci-dessous)



• Figure 1 Le dynamisme de la modernité

La globalisation est le résultat de la dynamique de la modernité, on doit l'analyser selon les quatre dimensions vues ci-dessus. La globalisation repose sur l'économie mondiale, le système des États Nations et leurs alliances, un ordre militaire mondial et la division internationale du travail. Ces institutions de la modernité sont interdépendantes, aucune n'est suffisante pour expliquer seule la globalisation.



La globalisation et les mécanismes de délocalisation en permettant l'expansion irrésistible de la modernité, engendrent des risques d'une ampleur jamais vue, le risque de guerre nucléaire, le réchauffement de la planète, les inégalités. Il faut qu'ils soient légitimés par une confiance nécessaire aussi bien au fonctionnement des systèmes abstraits que pour rendre supportable à l'individu, l'accroissement des risques et des doutes.

D'où vient cette confiance?

Giddens se livre à une analyse de la confiance et de la sécurité ontologique qui sont à la fois le carburant de la modernité, et dans son analyse sociologique, le lien entre l'individu et les institutions, entre le sujet et la raison. Deux types de relations de confiance sont en jeu, celles en face à face, en relation de co-présence et celles anonymes avec les systèmes abstraits. Les relations en co-présence reposent sur une foi dans la fiabilité, l'intégrité de la personne. Avec les systèmes abstraits, la confiance nécessaire à leur fonctionnement et à leur légitimation est obtenue par la foi dans le savoir expert et son entretien par les attitudes professionnelles des représentants des systèmes abstraits.

La sécurité ontologique est la confiance dans sa propre identité, elle permet de se prémunir contre les angoisses de l'absence que l'on rencontre avec les systèmes abstraits, et de s'affranchir en partie de l'anxiété que l'ampleur des risques ne manque pas de générer en chacun de nous. Cette confiance naît de la mutualité de la relation de confiance entre la mère et le nourrisson ce qui lui permettra de bâtir les fondements de son identité et un mécanisme d'auto-actualisation lors de sa vie d'adulte. La confiance ontologique est alors un besoin qui trouvera à se satisfaire dans le besoin de l'autre, lors de relations d'intimité.

La délocalisation et les mécanismes de confiance entraînent une transformation de l'intimité. Les relations de parenté ou d'amitié sont vécues comme un projet de vie plutôt que données par le lieu comme dans les sociétés pré-modernes. Cette construction implique une auto-identité forte et une mutualité de la révélation de soi.

Beaucoup d'auteurs voient la modernité comme impersonnelle, au contraire Giddens constate non un repliement vers le soi, mais une construction du soi qui ouvre à l'autre et aux systèmes abstraits. L'individu construit réflexivement son identité et son style de vie comme routine identitaire. Giddens développe les idées de politique de vie, de soi, de l'ouverture aux autres, des styles de vie, qui deviennent une dimension de la transformation de la modernité, au même titre que la justice et l'égalité.

Dans la dernière partie de l'ouvrage, Giddens projette son analyse dans le futur.

La confiance n'abolit pourtant pas le risque ni la conscience du risque, suivant Beck, le risque n'est pas près de disparaître, certains sont minimisés mais le développement technologique en crée de nouveaux. L'intensité mondiale du risque transcende toute différence et nous concerne tous. On peut certes accepter pragmatiquement la situation, ou rêver d'un progrès providentiel, ou bien s'enfoncer dans le pessimisme, mais on peut aussi s'engager radicalement dans le mouvement social.

Il faut maîtriser l'emballage du camion fou furieux de la modernité, c'est possible si nous saisissons la complexité de la modernité suivant le cadre dialectique de lecture proposé par Giddens:

1. Délocalisation et relocalisation: intersection de l'éloignement et de la familiarité
2. Intimité et impersonnalité: intersection de la confiance personnelle et des liens impersonnels,
3. Spécialisation et réappropriation: intersection des systèmes abstraits et de la connaissance au quotidien,
4. Particularisme et engagement: intersection de l'acceptation pragmatique et de l'activisme.

Tout ce qui peut être fait doit l'être pour minimiser les risques. Pour Giddens, cela implique d'imaginer le futur, les utopies réalistes, en utilisant la grille de lecture de la modernité et de ses institutions. La modernité devient alors le point de départ de son dépassement: le monde post-moderne. Les forces collectives qui peuvent indiquer le chemin du changement sont les mouvements sociaux, les mouvements ouvriers, pacifistes, les écologistes, mais également les mouvements pour les droits en faveur de la démocratie et d'une politique de vie.

Le monde post-moderne qui adviendra sera à l'avant garde des quatre dimensions de la modernité, avec:

- une organisation de l'économie coordonnant internationalement les flux des ressources naturelles, car elles ne sont pas infinies, afin d'éliminer les pénuries et de réduire les inégalités, et de garantir une meilleure qualité de vie pour le plus grand nombre.
- Une participation démocratique à tous les niveaux d'organisation (entreprise, région, nation, supra national),
- Une moralisation de la technologie afin de prendre soin de la planète,
- Un ordre politique mondial pacifié.

L'utopie réaliste est un scénario parmi d'autres, les choses peuvent mal tourner et une catastrophe est possible dont aucune providence ne nous sauvera.

En bref: Les mécanismes de délocalisation, les risques accrus, l'incertitude due à la réflexivité du savoir exigent de la part de l'individu la construction d'une confiance à la fois dans les institutions de la modernité et ses systèmes, mais également une confiance dans la fiabilité des individus. D'après Giddens, cette confiance repose sur la construction d'une identité, auto-actualisée, base d'une auto-identité qui servira à l'adulte à choisir son parcours de vie. Les conséquences de la modernité peuvent être une tragédie, mais d'après Giddens, elles sont aussi une possibilité de développement pour l'individu, un mode de vie universel.

Concepts

Certains termes sont particuliers à Giddens, nous avons systématiquement retenu la traduction d'Olivier Meyer. Quelques équivalences qui pourront être trouvées chez d'autres commentateurs figurent à la suite.

La modernité réflexive: c'est le concept principal de cet ouvrage. La modernité est singulière, nouvelle, unique dans l'histoire. La discontinuité historique est celle du dynamisme jamais vu et de l'apparition des institutions modernes, comme l'Etat Nation, les systèmes politiques, l'utilisation des technologies et de l'énergie, le salariat, qui n'existaient tout simplement pas auparavant. La réflexivité de la modernité comprend deux formes: celle du contrôle réflexif de l'action et celle du déploiement de la connaissance en tant que condition de l'action, qui elle, est caractéristique de la modernité. L'histoire, le futur, le sens de l'histoire sont ainsi construits par la réflexivité du savoir, les

sciences sociales sont un élément central de la réflexivité de la modernité car en étudiant leur objet, elles le modifient, et sont tout autant transformées par lui.

Confiance: Elle est définie par Giddens comme le sentiment de sécurité justifié par la foi en la fiabilité d'une personne ou d'un système abstrait, un sentiment continu, à la différence de N. Luhmann pour lequel la confiance est l'active prise de responsabilité de celui qui fait le choix conscient de faire confiance. Bien que Giddens utilise le mot foi, il ne distingue pas entre confiance active ou passive, entre celui qui fait confiance et celui qui inspire confiance. Erikson évoque au premier stade de la vie, la confiance fondamentale que Giddens reprend sous le terme de sécurité ontologique. Le contraire de la confiance, selon Erikson, est la défiance. Dans le cas des systèmes abstraits, la confiance s'exerce anonymement, dans le cas de la monnaie par exemple (voir Aglietta, Orléan²), ou envers des savoirs de professionnels.

Dissociation, la séparation du temps et de l'espace: la datation n'est plus liée à un lieu, le temps est universel, standard. Le temps n'est pas obligatoirement lié à un endroit, il est indépendant de l'espace. La planète cartographiée est conçue comme un tout, les relations sociales peuvent s'y déployer sans présence de l'autre, sans être liées aux lieux. L'espace en tant qu'ailleurs vide existe, le lieu et l'espace sont alors dissociés.

Distanciation: possibilité de mise à distance des relations sociales, leur éloignement dans le temps et dans l'espace. Par exemple, dans le cas où des relations en face à face ne sont pas nécessaires grâce au téléphone. Ces deux processus sont nécessaires à la délocalisation.

Délocalisation. La délocalisation ne signifie pas déménagement d'une usine à l'étranger. Dans cette étude, délocalisation signifie que les relations sociales ne sont plus liées à des contextes locaux et se structurent dans l'espace/temps dissociés (exemple des relations par mail). Relocalisation, dans ce contexte, signifie que des interactions en co-présence ont lieu. Autres traductions de disembedding, reembedding: Désengagement, désencastrage, ancrage ou réancrage dans le local.

Les instruments de la délocalisation sont les gages symboliques (ex. l'argent) et les systèmes abstraits (réseau de transport, média, institutions politiques, etc). Ils permettent le désencastrage des relations sociales de leur contexte local.

Réflexivité: la réflexivité est celle du savoir qui se prend lui-même pour objet, elle peut être double dans le cas des sciences sociales, en effet, l'objet du savoir en sciences sociales est transformé par la démarche de connaissance, qui elle-même est influencée par son objet.

Sécurité ontologique: la confiance venant de l'être, du sentiment de fiabilité de l'identité et d'être digne de confiance. La sécurité ontologique fonde le mécanisme de construction de l'identité de soi. Voir Erikson

Systèmes abstraits: deux types sont définis par Giddens, les gages symboliques dont l'exemple est l'argent, et les systèmes experts qui sont des domaines techniques ou de savoir faire professionnel. Les systèmes experts regroupent les connaissances de ces professionnels et les organisent, exemple le transport aérien.

Individuation versus individualisme. Giddens met l'accent sur le processus d'individuation, c'est à dire la construction de l'individu, de l'identité, et d'un style de vie, plutôt que sur le thème de l'individualisme. La modernité avancée renforce le processus d'individuation par le projet réciproque de découverte de soi, qui nécessite la rencontre de l'autre avec une implication très forte, très intime. La modernité ne serait pas ainsi le déclin de liens sociaux, mais leur transformation, via les mécanismes de transformation de l'intimité. Au travers de la politique de vie, les styles de vie, les parcours différenciés sont possibles avec l'autre.

Auto identité. Basé sur le mécanisme de la sécurité ontologique, l'individu construit son identité. Par la réciprocité des attentes et la confiance mutuelle dans ses proches, dès son plus jeune âge,

² Michel Aglietta, André Orléan, - La Monnaie entre violence et confiance -2002 Encyclopædia Universalis

l'individu apprend à auto-actualiser son identité réflexivement. Giddens reprend les travaux d'Erikson sur le développement de l'identité du moi (l'acquisition d'une identité sociale), et la diffusion du rôle, le sentiment de ne pas savoir qui on est.

Agent. Dans la théorie de Giddens (voir la théorie de la structuration), l'agent peut intervenir sur le monde, prendre des décisions et donc transformer le monde. La condition pour prendre des décisions, est l'auto-identité, elle permet à l'agent d'agir dans des conditions incertaines, de construire des modèles.

Intimité: Suivant Erikson, l'intimité est la capacité de se lier avec des gens et de partager sa vie avec autrui sans craindre de se perdre soi-même, c'est bien dans ce sens que le terme est utilisé par Giddens.

Question centrale

Quelle est la nature de la modernité? Peut-on penser la modernité en sociologue? Comment les institutions, les mécanismes de globalisation de la modernité, transforment les relations sociales, les agents et les institutions?

Hypothèses

Le monde ne devient pas post-moderne, mais sa modernité s'étendant toujours plus largement, elle se radicalise. Giddens l'appelle la modernité avancée et la situe aux alentours de 1960.

La modernité transforme à la fois l'organisation mondiale et l'intimité. La délocalisation des systèmes abstraits ne provoquent pas l'isolement et le repli sur soi, mais induisent une transformation de l'intimité, le développement des styles de vie.

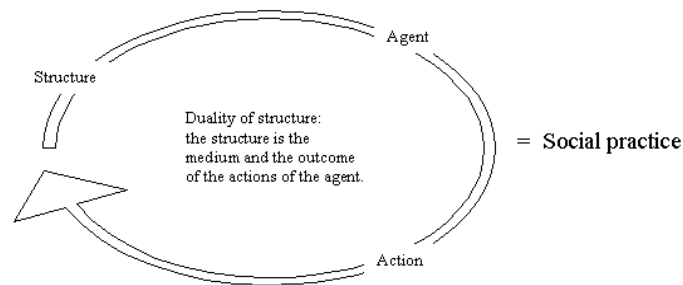
L'individu peut choisir son style de vie, car il est libéré des contraintes que faisait peser sur lui la tradition et la communauté, mais il doit le construire à partir des options qui lui sont proposées par les systèmes abstraits et à partir de la conscience de sa propre identité. C'est un projet réflexif qui inclut la mutualité d'expériences de soi et des autres.

Le renversement des sources du risque: ce n'est plus l'individu qui est facteur de risque et la science facteur de sécurité, c'est l'inverse, la technologie et la science sont les sources de risques majeurs, l'individu est lui-même sa propre source de sécurité avec la confiance. L'individu n'est plus l'homo oeconomicus à la recherche de son intérêt, mais un individu affectif à la recherche de son accomplissement.

La rupture avec la modernité avancée sera nécessaire pour faire advenir un monde post-moderne.

Postulats

Giddens reprend dans cet ouvrage les postulats de sa théorie de la structuration. Elle pose la dualité du structurel: les principes structurels, les systèmes de règles, les aspects institutionnels des systèmes sociaux perdurent à travers le temps et l'espace, ils sont le produit **et** le support des actions de l'agent qui dispose d'une conscience pratique et réflexive de ses actions. Acteurs et structures sont en interaction dans un double processus de structuration et de subjectivation, retrouvant la tradition webérienne de l'articulation entre déterminations structurelles et orientations subjectives des acteurs. La dualité de la structure impose et favorise l'action humaine.



• Figure 2 Tiré de [The Theory of Structuration and the Politics of the Third Way by Geoff Boucher](#)

La production et la reproduction de la société est donc le résultat de la performance compétente de ses membres. L'histoire est dénuée de téléologie.

Les dimensions des institutions de la modernité sont posées en postulats, le capitalisme, l'industrialisme, la surveillance et le contrôle de la violence, ce choix n'est pas justifié par Giddens.

Commentaires

Le programme

Giddens s'est donné le projet de construction d'une théorie intégratrice des sciences sociales. Ce vaste projet se retrouve en partie dans les Conséquences de la Modernité et fournit une première grille de lecture. Une autre est l'importance donnée par Giddens à ce qu'il appelle une double herméneutique. Une double réflexivité des sciences sociales. En effet pour Giddens, premièrement toute théorie de sciences sociales est une forme d'action pratique qui génère ses types de description. Deuxièmement, la sociologie étudie des objets constitués par les acteurs sociaux, qu'elle réinterprète dans le cadre de ses théories. Les concepts construits par la sociologie sont constamment réappropriés par les acteurs dont initialement ils devaient servir à analyser la conduite, ils deviennent alors une composante de leur conduite, ce qui transforme la signification des concepts théoriques initiaux. Cette double réflexivité justifie le projet de l'utopie réaliste. En effet ce discours sur les futurs est incontestablement un des moyens de les faire advenir.

Une troisième est le projet de Giddens de dépasser les oppositions classiques, fondatrices de la sociologie, l'objectif et le subjectif, individu et structure. Les sociétés, si elles existent ne sont pas délimitées. Il n'existe pas une société et des individus, un système et des acteurs. Il tente d'appréhender les faits sociaux simultanément à travers leurs institutions, les interactions, les acteurs et d'en donner un tableau d'ensemble en faisant appel à toutes les sciences humaines. Giddens a un projet d'élucidation globale, un peu finalement à la manière de Parsons qu'il a pourtant réfuté.

Quel meilleur objet que l'analyse de la modernité pour exploiter cette maîtrise conceptuelle! Par exemple, l'étude de la confiance et de l'intimité dépasse l'opposition structure individu, en décrivant un processus permettant à la fois le fonctionnement des institutions modernes et nécessaire au développement individuel. Sa théorie de la structuration est un autre exemple de dépassement de l'opposition entre sociologie interprétative/herméneutique et sociologie déterministe en proposant le juste milieu. Elle occupe une position intermédiaire de rationalisme ouvert avec un projet de reconstruction des sciences sociales dans la tradition wébérienne de l'articulation entre détermination structurelle et orientations subjectives des acteurs.

C'est un peu une sociologie du consensus, à tel point que l'on peut se demander pourquoi vouloir réduire toute dichotomie collectif/individuel, objectif/subjectif, système/acteur, structure/agent?

Cependant, la réflexion de Giddens donne une vision globale et analytique des conséquences de la modernité sur les relations sociales. En proposant quatre dimensions pertinentes, Giddens construit un indispensable tableau d'ensemble et complexifie notre conceptualisation de la modernité avancée. Il ouvre des perspectives à des travaux complémentaires dont il a mené certains sur l'auto-identité, les styles de vie.

La recherche d'une théorie intégratrice renforce la discipline sociologique elle-même et contribue à une vision moins éclatée de la modernité, par son modèle multidimensionnel, elle reconnecte les domaines séparés de l'économie et de la politique. Mais en contrepartie, elle est basée sur un modèle conceptuel, sans grand lien avec l'empirie, et s'en remet au lecteur pour sa mise en œuvre. Le double processus de subjectivation et de structuration proposé par Giddens n'est pas plus convainquant qu'un autre programme, en effet, il n'est ni facilement confirmable ni réfutable.

La modernité et le sujet

Nous savons que la modernité, héritière des Lumières, oppose la raison à la subjectivation. Les post-modernes, comme Lyotard ou les auteurs comme Giddens, Touraine, ou Beck constatent la remise en cause du primat de la raison, menant aux totalitarismes politiques ou technologiques et entraînant la planète dans des risques insensés. La rupture avec la modernité, pour ces auteurs, se situe dans le retour de la subjectivation, le retour du sujet et non pas de l'individualisme. L'analyse de l'identité, de la confiance, de la transformation de l'intimité de Giddens prennent place dans cette perspective. Mais évidemment, un retour vers le Soi, le Sujet n'a pas la même signification pour tous les auteurs. Certains y voient un affaiblissement irrémédiable du lien social, d'autres la base des mouvements sociaux, Giddens aurait une position intermédiaire avec un acteur, non pas narcissique, mais disposé à travailler sur son identité à partir des options proposées par les systèmes. On l'aura compris, Giddens cherche un équilibre entre subjectivation et rationalisation. C'est en intégrant les travaux du psychologue Erikson à sa conception de la réflexivité qu'il réalise cet équilibre, ce qui est particulièrement stimulant.

Au contraire d'Habermas, Giddens montre que les systèmes ne colonisent pas la sphère privée en interdisant toute communication, les systèmes abstraits sont une ressource pour les relations intimes et la construction des styles de vie reconnaissables. Le consensus obtenu par discours argumentatif, comme le pense Habermas, ou les jeux de langages comme le pense Lyotard, constituent une légitimité qui reste locale. Lyotard comme Giddens constatent que le pouvoir s'exerce dans les systèmes abstraits qui prennent des décisions automatisées à la place des politiques.

La conclusion de Giddens sur la transformation de l'intimité est proche de Touraine sur le Sujet, lorsqu'il envisage la modernité à la fois comme la séparation et la complémentarité de la rationalisation et de la subjectivation. La modernité construit le sujet, qui n'est ni l'individu, ni le soi construit par l'organisation sociale, mais le travail par lequel un individu se transforme en acteur, en agent capable de transformer sa situation, de choisir sa vie. Mais la subjectivation a deux écueils, l'obsession de l'identité ou le repli communautaire.

Critique

La raison et le sujet peuvent s'unir dans le mouvement social qui s'oppose collectivement au pouvoir qui soumet la raison à son propre intérêt, Giddens n'est pas très explicite sur ce point lorsqu'il invoque le réalisme conduisant à rechercher le pouvoir pour agir. Giddens semble proposer une version plus faible du Sujet, moins construit en opposition au pouvoir que celui de Touraine.

Opposer modernité et tradition, c'est un peu juste, la tradition est toujours une source forte d'identité pour l'individu, de sécurité ontologique, pour reprendre un terme de Giddens, c'est d'ailleurs une analyse qu'il développera dans les ouvrages suivants.

Giddens n'invoque les mouvements sociaux que dans la mesure où ils correspondent à son analyse, ce qui ne lui permet pas d'inclure le féminisme, les mouvements fondamentalistes, les résurgences des nationalismes. Sinon comme forces rétrogrades. Alors la modernité doit être théorisée comme force d'amalgame entre tradition et modernité.

A défaut de références empiriques, les fréquentes citations de cultures pré-modernes, de tradition ne renvoient à rien de précis. Sans empirie, le travail de Giddens risque de relever de la philosophie politique.

Bien qu'il s'en défende, Giddens parle du point de vue de l'occidental riche. La modernité est loin d'être pensée, vécue de la même façon partout, c'est le risque d'une pensée universalisante pour ne pas dire globalisante, mais dans le même temps on ne peut que retenir la vigueur de l'entreprise. A une époque où il semble que la pensée politique soit vide de sens, que le monde soit pensé uniquement à partir des intérêts individuels, une proposition de grille de lecture ne peut qu'être saluée.

L'apport

Il est particulièrement intéressant de voir comment la théorie de la modernité avancée est déclinée par Giddens en concepts politiques. C'est le travail qu'il réalise avec T. Blair, dans l'ouvrage *The Third Way*: les oppositions gauche droite définie par leur relation avec le marché et l'État Nation n'ont plus de sens. La société du risque, la globalisation et l'évolution des styles de vie transcendent cette différence. De nouvelles valeurs apparaissent, que les politiques doivent retraduire. Le monde moderne ne doit pas être pensé dans les catégories séparées, exclusives du marché, de la morale, de la politique, de l'opposition entre bien collectif et intérêt personnel. Giddens reprend clairement la théorie de la justice de Rawls dans son approche de l'inégalité. Un centre radical réformateur de l'état providence est la solution préconisée par Giddens, l'alliance des mouvements sociaux anciens et nouveaux: "recognize and incorporate active lifestyle choices, be integrated with ecological strategies and respond to new risk scenarios".

La troisième voie fédère³ des thèmes longtemps perçus comme antinomiques : le patriotisme et l'internationalisme, les droits et les responsabilités, la promotion de l'entreprise et la lutte contre la pauvreté et la discrimination. Elle propose quatre objectifs : une économie dynamique où la puissance du marché est assurée pour servir l'intérêt public; une forte société civile endossant ses droits et ses responsabilités et dans laquelle le gouvernement est un partenaire de communautés fortes; un gouvernement moderne, fondé sur le partenariat et la décentralisation; et enfin une politique étrangère fondée sur une coopération internationale.

On retrouve bien là le cadre d'analyse de la modernité, la dialectique des rapports entre politique émancipatrice et politique de vie, entre souveraineté et alliances, entre communauté et contrôle bureaucratique, entre marché et qualité de vie, etc. L'analyse multidimensionnelle de la modernité est opérationnelle.

L'actualité de la question

Le blairisme suffirait à établir l'actualité de la question. En fait, penser la modernité constitue en soi un projet de futur, un projet politique qu'il vaut mieux ne pas abandonner. Si l'on suit le raisonnement de Beck, la démocratie est vidée de son sens lorsque le subpolitique assure la réalité du pouvoir en toute discrétion. Plane également le risque d'une démocratie délibérative à la légitimité réduite au local et au consensus fugace.

Giddens, Habermas, ou Beck nous incitent à une réflexion sur ce que l'on peut désirer pour l'avenir. Cette réflexion est d'autant plus nécessaire que le sentiment d'impuissance submerge le citoyen, le salarié, face à des institutions qui semblent le déposséder de tout pouvoir de décision.

³ Travaillisme EU 2003

Résumé

Chapitre I

Introduction

Pour procéder à l'analyse institutionnelle de la modernité, Giddens en donne une définition provisoire: elle désigne des modes de vie, ou d'organisation sociale apparus en Europe aux alentours du 17^{ème} siècle, qui s'étendent progressivement à toute la planète. Le travail d'Giddens est une analyse de la modernité d'un point de vue de sociologue et non de philosophe. C'est en tant que sociologue qu'il s'intéresse aux conséquences sociales de la modernité et au passage éventuel de la modernité à une "post-modernité". Les philosophes, comme J.F. Lyotard, traitent des transformations de la production industrielle vers une société de l'information en postulant la fin de la modernité. Au contraire, Giddens pense que la modernité se radicalise. Notre impression d'être soumis aux événements, à l'accélération, tient surtout au fait que nous n'avons pas analysé la nature de la modernité et ses conséquences sociales, mal comprises par les sciences sociales.

La modernité se radicalise, ses institutions sociales sont résolument nouvelles et d'une ampleur sans précédent. Il faut procéder à une analyse de ces institutions sans hésiter à remettre en cause les dogmes de la sociologie. Puis à partir de ces observations, proposer une nouvelle définition de la modernité et donner un aperçu de l'ordre post-moderne qui pourrait advenir.

Les discontinuités de la modernité

Nous sommes dans une transition historique d'une ampleur inégalée, par la profondeur et l'étendue des bouleversements des modes de vie. Mais Giddens ne se situe pas dans une perspective historiciste, même s'il évoque les discontinuités de l'histoire.

Pour les évolutionnistes, la société progresserait vers les formes achevées des sociétés occidentales modernes. Il convient d'écarter préalablement ces notions d'évolutionnisme social donnant un sens général à l'histoire, y compris le marxisme. Lorsque l'on écarte ces scénarios, on peut enfin étudier les discontinuités historiques pour ce qu'elles sont, et en tirer les généralisations possibles.

Comment distinguer ces discontinuités institutionnelles? Par la vitesse et la portée du changement, par la nature des institutions, leur radicale nouveauté.

Sécurité et danger, confiance et risque

Pour lire les institutions de la modernité, Giddens retient les oppositions sécurité/danger, garantie/risque. Les fondateurs de la sociologie, Durkheim et Marx ont surtout retenu le bon côté de la modernité et ses bénéfices à venir, même si Max Weber était plus pessimiste. Les sociologues du 19^{ème} n'ont pas prévu les effets destructeurs sur l'environnement d'un développement sans limites, ils n'ont pas voulu voir l'importance du lien entre industrialisation et pouvoir militaire, persuadés de l'avènement d'un ordre moderne positif. Sanglant démenti, le 20^{ème} siècle a été le plus meurtrier de l'histoire humaine. Les despotismes n'ont pas reculé avec le développement industriel, au contraire, les totalitarismes sortent renforcés par la modernité, l'industrialisation de la guerre en est l'exemple le plus frappant.

La modernité n'amène pas obligatoirement un ordre social plus heureux et on peut douter de la foi dans le progrès et de son évolution positive. Giddens se propose d'analyser les institutions de cette modernité à double tranchant en rompant avec la sociologie classique.

Sociologie et modernité

Pour penser la modernité, Giddens critique trois écoles de sociologie classiques:

1. Se poser comme Marx ou Durkheim la question d'une force unique transformant les institutions du monde moderne, capitalisme ou industrialisme, empêche de voir le caractère multidimensionnel des institutions de la modernité.
2. Poser le concept de société comme un système fini, objet de la sociologie, entraîne les sociologues classiques à confondre les sociétés modernes et les états nations, ou à les concevoir, tel Parsons, comme un système ordonné en équilibre avec des limites définies. Mais les sociétés modernes sont interconnectées et interdépendantes au delà des limites des états nations, elles ont une capacité de distanciation spatio-temporelle jamais atteinte dans le passé.
3. La connaissance de la vie sociale permettrait de prévoir et contrôler les institutions sociales. Mais la relation entre la sociologie et son objet est réflexive, il y a va et vient entre la vie sociale et le savoir sociologique qui se modèle sur l'univers social et le remodèle. Les avancées des sciences sociales sont donc un des éléments constitutifs de la modernité.

Le programme de recherche sur la modernité consiste à rompre avec ces écoles pour étudier le dynamisme et la mondialisation des institutions modernes, puis expliquer leur discontinuité par rapport aux cultures traditionnelles.

D'où vient le dynamisme des institutions modernes? Pour Giddens, les mécanismes de la mondialisation sont:

- la dissociation du temps et de l'espace,
- la délocalisation des systèmes sociaux,
- l'organisation et les réorganisations réflexives,

Modernité, temps et espace

Dans une culture pré-moderne, la mesure du temps est locale, associée au lieu. Avec la modernité, la datation, la mesure du temps deviennent universels, ce qui permet de considérer la planète comme un seul espace. L'espace et le temps ne sont alors plus liés. La co-présence dans un même lieu n'étant pas obligatoire pour entretenir des relations avec autrui, l'espace (élargi à la planète) et le lieu ne sont plus confondus comme dans les cultures pré modernes. Séparation du temps et de l'espace et dissociation entre lieu et espace sont caractéristiques de la modernité, elles permettent la délocalisation de l'activité sociale et son pilotage. Une seule représentation standard du temps et de l'espace planétaires fournit à l'humanité un cadre d'action unique.

La délocalisation des systèmes sociaux

Les relations sociales ne sont plus obligatoirement liées à un lieu, une localisation. Les institutions modernes possèdent deux mécanismes de délocalisation: la création de gages symboliques et l'établissement des systèmes experts. L'argent est un exemple de gage symbolique, il permet de s'affranchir du temps et du lieu, les opérations de débit et de crédit, garanties par l'état, sont réalisées entre agents éloignés dans le temps et l'espace. L'argent est à la fois un instrument de distanciation spatio-temporelle et une garantie de propriété. Dans l'économie moderne, la transaction est immatérielle, instantanée. Les marchés financiers internationaux sont un exemple de la délocalisation et de la confiance dans des résultats probables.

Un mécanisme de délocalisation comme l'argent repose sur la confiance dans les systèmes abstraits. C'est à l'institution monétaire que l'on fait confiance et non à la personne avec laquelle la transaction a lieu.

Quant aux systèmes experts, ils représentent un domaine technique, un savoir faire professionnel dans lequel on s'inscrit quotidiennement. Se confier à l'hôpital implique une foi dans le savoir expert, plus que dans la personne du chirurgien, sans être pour autant capable de vérifier la réalité de ce savoir. Utiliser une voiture, suppose une foi dans le travail des ingénieurs et des urbanistes pour éviter le risque d'accident. Les systèmes experts sont, comme les gages symboliques, des mécanismes de la délocalisation de la relation sociale. Ils garantissent nos attentes par rapport à un espace temps lointain. Si l'on parle de foi, c'est que le profane n'a pas la maîtrise du savoir, mais une foi pragmatique dans un bon fonctionnement habituel, les normes. La délocalisation nécessite une attitude de confiance.

Confiance

Pour Luhmann, la confiance naît de la conscience du risque. Avec la modernité, le destin, en tant qu'œuvre de la nature ou d'intentions divines, s'efface devant la connaissance du risque. Essayer de maîtriser les risques implique la confiance dans les choix réalisés, la prise d'une responsabilité. Il distingue les couples sentiment de sécurité passif/confiance active, danger/risque.

Pour Giddens, la confiance est continue, c'est une forme particulière du sentiment de sécurité.

Giddens propose une définition en 10 points de la confiance.

- La confiance est nécessaire en l'absence d'information, l'absence dans le temps et l'espace.
- La confiance est liée à la contingence, parce que l'on ne peut prévoir toutes les situations, on fait confiance en s'en remettant au hasard.
- La confiance n'est pas la foi dans la fiabilité d'un système, elle est le lien entre la foi et le sentiment de sécurité passif.
- La confiance envers les systèmes experts repose sur la foi en la validité de principes que l'on ignore et non sur la foi dans les bonnes intentions d'autrui.
- La confiance serait ainsi le sentiment de sécurité, justifié par la fiabilité d'une personne ou d'un système, exprimant la foi dans la probité ou dans la validité des principes abstraits.
- La confiance moderne conçoit l'activité humaine comme étant d'origine sociale, non naturelle ou divine. C'est une confiance réflexive dans la grande capacité de transformation de l'activité humaine face au hasard et au risque.
- Risque et danger sont liés sans être identiques, la prise de risque expose au danger. On peut prendre un risque calculé en cherchant à écarter le danger ou prendre un risque sans être conscient du danger encouru.
- La confiance sert à minimiser le danger. Le risque acceptable - le danger minimal – est à la base de la confiance.
- Il y a des risques collectifs concernant des groupes importants. On peut parler ainsi de sécurité mondiale.
- Le contraire de la confiance n'est pas la méfiance (développé plus loin).

Réflexivité de la modernité

La réflexivité du savoir crée la rupture avec la tradition, la modernité s'oppose ainsi à la tradition.

L'être humain contrôle en permanence son action, il reste en contact avec ses intentions par le contrôle réflexif de l'action. Dans les cultures traditionnelles, ce contrôle réflexif est intégré dans la communauté par la tradition que chacun respecte. L'action s'inscrit alors dans une boucle passé, présent, futur qui permet peu d'évolutions par réinterprétation de la tradition.

Avec la modernité, l'action et la réflexion se renvoient, l'action est jugée à l'aune du savoir nouveau produit par la connaissance qu'ont les acteurs de leur action. Ce n'est pas tant le nouveau qui caractérise la vie moderne, mais une présomption de réflexivité systématique appliquée à tous les domaines.

Ce mouvement poursuit le remplacement de la tradition par la raison qui fonde le sentiment de certitude. Cependant le savoir réflexif, par nature, peut toujours être remis en cause, savoir et certitude ne peuvent être confondus. Même au cœur des sciences dures, rien n'est certain. En outre, dans le cas des sciences sociales, la réflexivité transforme l'objet de l'étude, en remaniant les institutions par réflexion, elles sont constitutives de la modernité. La science économique a ainsi élaboré des concepts au 18^{ème} et 19^{ème} siècle, comme le marché, le capital, etc, des concepts qui ont profondément pénétré la vie économique moderne grâce à leur appropriation par toute une population.

Dans la réflexivité de la modernité, la sociologie occupe la place centrale, car elle reflète la vie sociale. Par exemple, la construction de la collecte statistique est réflexive, influencée par le terrain, lui-même inspiré par les concepts sociologiques. Les décisions du profane peuvent ainsi être guidées, par exemple, par sa connaissance des statistiques du mariage, des divorces. Cependant cette connaissance ne permet pas un contrôle de notre destinée, pour cela il faudrait que la vie sociale soit bien distincte du savoir la concernant et que la savoir cumulé accroisse la rationalité des décisions des acteurs.

Modernité ou post-modernité?

Habituellement, la post modernité fait référence à l'incertitude du savoir, à l'absence de sens de l'histoire, de sens du progrès, elle serait caractérisée par les mouvements sociaux écologistes et altermondialistes, un nouvel ordre social rompant avec les institutions de la modernité. Aux post modernistes, Giddens objecte que:

- Une connaissance systématique de l'action humaine et du développement social est possible. L'histoire peut au moins s'identifier à une appropriation des fondements rationnels du savoir, la création d'une nouvelle grille de lecture du savoir accumulé.
- Si l'on considère que la postmodernité succède à la modernité, on retrouve alors un sens à l'histoire, contrairement au postulat postmoderne.
- La rupture est une tradition philosophique. Les Lumières ont voulu rompre avec le dogme théologique le remplaçant par la raison, substituant à la loi divine, la conviction des sens et de l'observation empirique, le progrès providentiel à la providence divine.

Si la raison remplace le dogme, la connaissance n'est plus incontestable, elle n'est valable que dans la limite des preuves apportées par nos sens influencés par les catégorisations théoriques. Il est vrai que la réflexivité, la circularité de la raison rendent la modernité inquiétante.

La post-modernité postule la fin de l'histoire, mais l'histoire n'est pas l'historicité. L'histoire, ou plutôt la pluralité des histoires, peut toujours s'écrire sans fin et les êtres humains vivre dans l'histoire. Cette confusion entre histoire et historicité traduit en fait le caractère réflexif de la modernité.

L'historicité est moderne, elle vise à utiliser le passé en s'en démarquant pour construire l'avenir souhaité, elle fait l'inventaire des futurs plus que l'inventaire du passé. Elle permet de visualiser les transitions à long terme, qui ne doivent pas être comprises comme la rupture postmoderne mais plutôt comme une radicalisation de la modernité. Le déclin supposé de l'Occident entraînerait la dissolution de la modernité mais on ne peut réduire la modernité à une civilisation qui se

développe, vieillit et meurt. Les institutions de la modernité au contraire, se généralisent sur la planète, c'est la mondialisation.

Dans le même temps, émergent des formes d'organisation sociale divergeant de ces institutions. La modernité se radicalise de manière inquiétante, la dissolution de l'évolutionnisme, la disparition de la téléologie historique, la réflexivité totale, le déclin de l'Occident, nous conduisent vers un nouvel univers.

En résumé

La séparation du temps et de l'espace, le développement des mécanismes de délocalisation et l'appropriation réflexive de la connaissance sont les raisons du dynamisme de la modernité. Les mécanismes de délocalisations sont les gages symboliques et les systèmes experts, ils nécessitent la confiance face au risque et au danger.

La connaissance est réflexive selon quatre facteurs:

- Le pouvoir différentiel (celui de s'approprier la connaissance)
- Les différentes grilles de valeurs,
- Les conséquences inattendues du savoir,
- La circulation de la connaissance sociale dans une double herméneutique.

Chapitre II

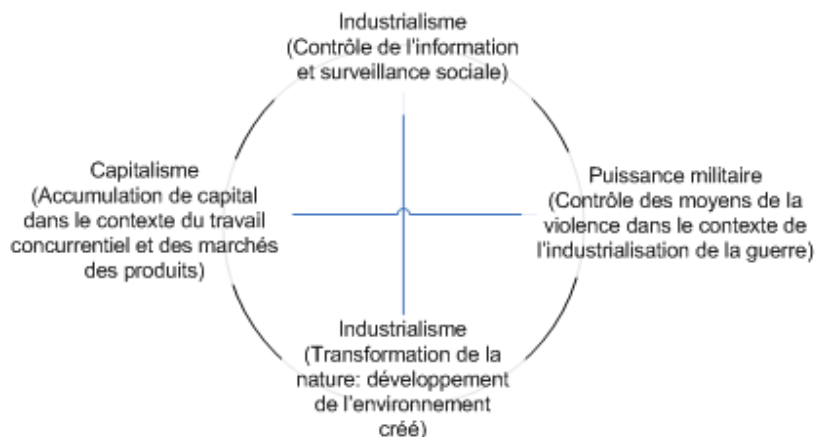
Les dimensions institutionnelles de la modernité

Le capitalisme et l'industrialisme sont deux des dimensions de la modernité. Le capitalisme renvoie au système de production économique et d'échange qui repose sur l'offre et la demande de marchandises et dans lequel la force de travail est devenue une marchandise au même titre que les biens et services. L'industrialisme renvoie à l'utilisation conjointe de sources d'énergie inanimée et de machines dans les rapports qu'entretiennent les humains avec la nature.

Par son caractère concurrentiel, l'innovation technologique le capitalisme tend naturellement à s'étendre partout cependant l'économique reste séparé du politique par la prééminence de la propriété privée. La société capitaliste dépend donc de l'État Nation, de son administration contrôlée du territoire.

La troisième dimension de la modernité est constituée par les instruments de surveillance directe des activités d'une population, et indirectement par le contrôle de l'information.

La quatrième dimension institutionnelle est le contrôle des moyens de la violence. L'État Nation moderne a définitivement le monopole des moyens de la violence à l'intérieur de ses frontières. L'industrialisme renforce ses moyens de la violence.



• Figure 3 Les dimensions institutionnelles de la modernité

Cette figure montre les relations entre les institutions de la modernité, notons que l'interaction entre les êtres humains et la nature passe par l'industrialisme qui de fait recrée l'environnement. La surveillance est liée à l'industrialisme consolidant l'organisation de la production. Le capitalisme est dynamique car sa reproduction ne peut se faire que par accroissement, il a précédé l'industrialisme et permis son essor grâce à la productivité. Le travail comme marchandise est un lien entre capitalisme et industrialisme, l'usage d'une main d'œuvre abstraite fondant les relations de classe sur le contrat de travail.

L'État Nation, par la concentration efficace du pouvoir administratif renforce l'expansion capitaliste, son pouvoir militaire rend la progression de l'occident irrésistible. Derrière cette dynamique, on perçoit les sources du dynamisme de la modernité: la distanciation spatiotemporelle, la délocalisation et la réflexivité.

La globalisation moderne

Comment caractériser la mondialisation d'un point de vue sociologique? La distanciation spatiotemporelle étire la vie sociale par l'intensification des interactions à distance. C'est une double transformation des relations sociales car les interactions locales sont remaniées par des événements distants. L'intensification des relations sociales à l'échelle de la planète constitue la globalisation.

Deux perspectives théoriques

La mondialisation a finalement été peu étudiée, examinons deux approches: les États Nations peuvent être considérés comme les acteurs de la mondialisation dans une perspective évolutionniste vers un État Mondial, ou bien, comme Wallerstein, on peut théoriser un système mondial. Dans la première perspective, les États Nations sont de moins en moins souverains à cause de leurs interdépendances et de la délégation à des entités supranationales, mais Giddens constate au contraire que dans le processus de la mondialisation, les États Nations ont vu leur souveraineté se renforcer avec de grandes inégalités selon la division planétaire du travail.

Pour Wallerstein, des économies mondiales pré-modernes liées aux états ont été remplacées par un système mondial: l'économie capitaliste mondiale, avec un centre et une périphérie indépendants des États Nations, l'expansion du capitalisme n'est en effet pas bornée par les frontières politiques. Pour Giddens, Wallerstein se limite à une seule dimension, le capitalisme, son déterminisme reste économique. Il faut au contraire prendre en compte simultanément les quatre dimensions de la globalisation car elles sont interdépendantes et aucune n'est auto-suffisante :



• Figure 4 Les dimensions de la mondialisation

Les entreprises capitalistes sont largement indépendantes des états nations, l'économie et le politique sont séparés, mais bien que disposant d'une grande puissance, ces firmes ne peuvent rivaliser avec les états, en matière de territorialité et de contrôle de la violence. Les États Nations sont les acteurs de l'ordre politique mondial et les firmes sont les agents dominants de l'économie mondiale. L'extension des firmes étend alors le marché des biens, financier et celui du travail à toute la planète. Les états étant dépendants de la production industrielle, les politiques des états sont influencées par les intérêts économiques. Mais leur puissance ne dépend pas que de leur richesse, elle repose également sur leurs alliances et la vigueur de leur culture, leur potentiel de souveraineté. Le système des États Nations naît de la réflexivité, l'autorité exercée sur son territoire entraîne la reconnaissance de la souveraineté des autres états sur les leurs. Il est caractérisé par la dialectique entre union et souveraineté, les alliances qui peuvent diminuer leur souveraineté accroissent l'influence du système des États Nations.

La troisième dimension est l'ordre militaire mondial. Les alliances militaires mondialisent le pouvoir militaire et son arsenal. La guerre est elle-même mondiale, son industrialisation donne de tels moyens de destruction à presque tous les états qu'elle devient impraticable. Mais les alliances n'entament pas le monopole de la violence de chaque état et les zones périphériques sont aussi le théâtre d'engagements militaires concertés.

La quatrième dimension concerne le développement industriel et la division internationale du travail. Selon le marché planétaire des matières premières et du travail, des branches industrielles se déplacent dans les pays en voie de développement, déployant les technologies machinistes partout, même dans les états agricoles, modifiant les rapports avec l'environnement. L'industrialisme amène un monde unique par l'usage des technologies de production et également le sentiment de ce monde unique par les technologies de communication. C'est l'effet mondialisant et réflexif des médias. Ces technologies permettent l'extension planétaire des institutions de la modernité.

Confiance et modernité

La vie quotidienne est profondément influencée par la modernité, la délocalisation. La confiance et son entretien face aux risques et aux dangers sont l'objet de ce chapitre.

Tout d'abord, précisons que la délocalisation n'implique pas la disparition des relations en face à face, au contraire, une réappropriation locale est nécessaire, c'est la relocalisation. Ensuite caractérisons les deux types d'interaction dans la modernité: les engagements en face à face ou anonymes à distance, respectivement dans le cas de la co-présence et dans le cas de l'interaction avec les systèmes abstraits.

Chapitre III

La confiance en co-présence

Dans les cultures pré modernes, l'étranger à la communauté est potentiellement suspect, traité avec méfiance. Dans la modernité, l'inconnu est un anonyme auquel on manifeste une inattention polie, l'absence d'intention hostile. L'inattention polie est un fond de confiance diffuse lors des interactions avec des étrangers dans la rue, le métro, c'est un engagement élémentaire. Pour passer à une interaction plus précise, le niveau de confiance doit être plus élevé, ce qui exige des garanties de fiabilité, des rituels informels décrits par Goffman.

La confiance envers les systèmes abstraits

Dans le cadre de la délocalisation, la confiance repose souvent sur la rencontre avec des professionnels qui représentent les systèmes abstraits à leur point d'accès. Il ne s'agit pas seulement d'une confiance dans un savoir faire confirmé, mais d'une confiance dans une évaluation du profit-risque dont le savoir évolutif lui-même est à l'origine. Les rencontres avec les experts ou leurs délégués aux points d'accès des systèmes abstraits sont cruciales dans l'établissement de la confiance. Lors du face à face avec le profane, ils adoptent une attitude professionnelle, garantissant leur fiabilité et celle du système abstrait qui reste le véritable dépositaire de la confiance. C'est le comportement austère du juge, la solennité du médecin qui rassurent sur leur fiabilité et celle du savoir expert. Le professionnel se comporte différemment devant le profane et en coulisses, il doit contrôler cette frontière car le profane pourrait s'inquiéter des risques s'il avait accès aux coulisses. A l'intérieur des systèmes abstraits, la confiance est nécessaire également entre spécialistes, elle est obtenue par les codes d'éthiques mais surtout par la relocalisation, les rencontres en face à face entre collègues.

L'inattention polie est caractéristique de la modernité, base d'une confiance à construire. La confiance dans les personnes implique des engagements face à face où l'intégrité est recherchée. La confiance dans les systèmes abstraits prend la forme d'engagements anonymes où est entretenue la foi dans un savoir expert. Au cours de la relocalisation, aux points d'accès, les engagements anonymes sont entretenus par face à face entre profanes et représentants des systèmes abstraits.

Confiance et spécialités

Mais finalement pourquoi le profane fait-il confiance? Plusieurs réponses sont possibles. L'éducation inculque un respect des savoirs techniques en même temps qu'elle les transmet. Mais l'attitude du profane est ambivalente, il respecte la science et se méfie du technocrate ou du jargon scientifique. Bien que réservés vis à vis des systèmes experts, les gens sont pragmatiques, et choisissent de faire confiance dans un mélange de confort et de crainte. Finalement la confiance dans les systèmes abstraits est moins un choix qu'une acception routinière sans aller jusqu'à la dépendance passive. En cas de tension avec le professionnel, le profane peut choisir d'investir le savoir expert ou au contraire de se désengager dans une attitude de retrait cynique.

Confiance et sécurité ontologique

La sécurité ontologique est la confiance dans la constance de sa propre identité et dans celle de son environnement social, c'est une forme du sentiment de sécurité. La confiance dans la fiabilité des personnes et des choses que l'on retrouve dans toutes les cultures pré-modernes ou modernes. C'est un phénomène émotionnel plus que cognitif enraciné dans l'inconscient. L'insécurité ontologique mène à la folie, c'est le cas des schizophrènes qui se demandent s'ils existent vraiment. Le risque de guerre nucléaire est réel mais seuls les anxieux chroniques le vivent

douloureusement. Étant donné les menaces et les risques bien réels qui pèsent sur la planète, on peut se demander pourquoi tout le monde ne vit pas en état d'insécurité ontologique.

En fait la majorité des individus reçoit une dose de confiance de base au début de leur vie, elle leur est apportée par la personne qui prend soin d'eux, généralement leur mère.

Erik Erikson montre que la confiance de base est fondamentale pour une égo-identité durable. C'est à la fois la confiance dans la continuité des soins que l'enfant reçoit, mais aussi la certitude de les mériter, cette réciprocité constitue la base de l'auto-identité de l'adulte. Inversement l'absence de confiance en soi, est le reflet de la non-fiabilité du monde extérieur.

La confiance de base s'édifie par la foi en l'amour des adultes, par la conviction que ce qu'ils font au quotidien a un sens, elle permettra par la suite d'affronter les divisions et les épreuves de la vie, la première étant la séparation due à l'absence des parents. Nous retrouvons ici la problématique de la distanciation et de la délocalisation. La conviction de la fiabilité de l'adulte est capitale pour aider le nourrisson à supporter son absence. La confiance permet ainsi la mise entre parenthèse de la distance spatio-temporelle et s'oppose aux angoisses existentielles.

Confiance, sécurité ontologique, continuité des choses et des personnes, routines, sont intimement liés dans la personnalité adulte. Ainsi la confiance dans la fiabilité des systèmes abstraits est fondée sur une foi primitive dans la fiabilité des êtres humains, et la routine nourricière. La confiance dans la fiabilité de l'autre est un besoin, elle repose sur des routines qui demandent une attention continue de la conscience pratique. Dans un face à face, un rituel formel entretient la confiance, l'inattention polie est l'une de ces routines de protection contre l'anxiété.

Cette analyse nous permet de définir le contraire de la confiance: la défiance envers les systèmes et les personnes, qui revient à douter de leur intégrité. C'est une première réponse. Cependant elle trop faible par rapport à la confiance de base, fondement de l'identité, dont l'antithèse est l'angoisse existentielle, la terreur.

Le pré-moderne et le moderne

La psychologie de la confiance est certes universelle, mais entre pré-moderne et moderne, les modalités de la confiance sont opposées. Il faut examiner les relations entre confiance et risque, sécurité et danger dans les cultures pré-modernes et modernes.

Tableau 1
Environnements de confiance et environnement de risque dans
les cultures pré-modernes et modernes

	Pré-moderne Contexte général: prééminence de la confiance localisée	Moderne Contexte général: relation de confiance vis à vis de systèmes abstraits délocalisés
Environnements de confiance	<ul style="list-style-type: none"> • <i>Relations de parenté</i>, instrument organisationnel de stabilisation des liens sociaux dans le temps et l'espace. • <i>Communauté locale</i> en tant que lieu donnant un milieu familial. • <i>Cosmologies religieuses</i>, croyances et pratiques rituelles, interprétation providentielle de la vie humaine et de la nature. • <i>Tradition</i>, lien entre le présent et futur, tourné vers le passé en temps réversible 	<ul style="list-style-type: none"> • <i>Relations personnelles</i>, d'amitié ou d'intimité sexuelle: stabilisation des liens sociaux. • <i>Systèmes abstraits</i>: stabilisation des relations à travers des champs spatio-temporels définis. • <i>Connexion du présent au passé</i>, à travers une pensée futuriste, projective.
Environnements de risque	<ul style="list-style-type: none"> • Menaces et dangers <i>naturels</i>: maladies infectieuses, instabilité climatique, inondations et autres catastrophes naturelles. • Menace de <i>violence humaine</i> : pillages des armées, seigneurs de guerre locaux, brigands ou voleurs. • Risque de <i>perte</i> de protection religieuse, ou d'influence magique néfaste. 	<ul style="list-style-type: none"> • Menaces et dangers issus de la <i>réflexivité</i> de la modernité • Menace de la <i>violence humaine</i> née de l'industrialisation de la guerre. • Menace de <i>perte de sens au niveau de l'individu</i>, découlant de la réflexivité de la modernité appliquée au moi.

• Tableau 1 Environnements de confiance et de risque dans les cultures pré-modernes et modernes

Dans les cultures pré-modernes, la sécurité ontologique est liée au contexte local. Le premier contexte de confiance est la parenté, qui bien que source de tensions, est généralement fiable et procure un réseau de relations sociales stables. La communauté, en tant que lieu géographique de relations sociales, contribue à la sécurité ontologique.

La cosmologie religieuse, est à la fois source extrême d'anxiété et de sécurité pour le croyant, par la confiance en la divinité, par l'interprétation morale de la vie. La religion est une garantie institutionnelle de la foi que présuppose la confiance de base, elle joue de l'identification avec les situations de soins attentifs.

Enfin la tradition structure le rapport avec le temps. C'est la logique de répétition, le passé organise le futur, car le passé est incorporé aux pratiques du présent courbant le futur vers le passé, en un temps réversible. La tradition est une routine pleine de sens car elle entretient la sécurité ontologique, la confiance dans la continuité passé –présent-futur, par le rituel.

Cette sécurité ontologique est d'autant plus nécessaire que l'environnement est dominé par les dangers de maladies, des catastrophes climatiques, de violences et de guerres. Le monopole de la violence n'étant pas assuré par l'état, les voleurs, pilleurs, seigneurs de guerre, pirates exercent une violence permanente et générale sans équivalent avec l'insécurité moderne.

Enfin la religion s'installe souvent sur le terrain des angoisses existentielles et contribue à l'alimenter.

Dans le contexte de la modernité, il subsiste un équilibre entre confiance et risque, sécurité et danger, mais les ingrédients sont totalement différents des cultures pré-modernes. Les forces de la modernité: la séparation du temps et de l'espace, les mécanismes de délocalisation, la réflexivité institutionnelle, dégagent la confiance des contextes locaux. La famille par exemple n'est plus porteuse de l'organisation sociale même si les liens de parenté restent importants. On aime son quartier, c'est familier, mais il reflète largement le mondial avec ses boutiques chinoises ou arabes, le régional et le mondial sont étroitement imbriqués.

Le déclin de la tradition et de la religion est bien connu, les situations de la vie sociale quotidienne deviennent incompatibles avec la religion surtout en raison du caractère réflexif du savoir. La tradition est directement attaquée par la réflexivité de la vie sociale.

Avec la modernité, le profil du risque provient principalement de l'activité humaine, même les catastrophes climatiques sont la conséquence d'un savoir socialement organisé par l'intermédiaire de l'industrialisation. L'ordre militaire mondial fait peser une menace de destruction totale, mais dans le même temps, les états nations, par le monopole de la violence, ont pacifié leur territoire.

Le risque d'origine humaine est bien reconnu comme un risque, un danger potentiel où le destin n'a plus sa place. Cette reconnaissance implique également la connaissance que le risque ne puisse être éliminé. Lorsque les risques sont les plus élevés, réapparaît la notion de destin.

Chapitre IV

Les systèmes abstraits et la transformation de l'intimité

Traverser l'Atlantique est devenu beaucoup plus sûr avec l'avion qu'au temps des caravelles, plus sûr et beaucoup moins exigeant pour le passager. Retirer de l'argent à un distributeur, téléphoner, mettent en jeu des savoirs, des actions coordonnées que permet la vie moderne. En général, les systèmes abstraits sont efficaces et leurs conséquences attendues sont satisfaisantes. La confiance dans ces systèmes abstraits est la condition de la distanciation spatio-temporelle et les routines intégrées dans ces systèmes contribuent à la sécurité ontologique. Mais la confiance dans les systèmes reste moins satisfaisante pour l'individu que la confiance dans les personnes, et pour la construire, elle appelle à une transformation de l'intimité.

Confiance et relations personnelles

Nous avons vu que la confiance de base assure la construction de l'identité et instaure un besoin de confiance dans les autres qui perdure toute la vie. La confiance envers autrui s'édifie dans la mutualité de réponse. Si la confiance dans les systèmes abstraits apporte la sécurité ontologique, par nature, elle ne permet pas la mutualité de la réponse et l'intimité qu'offrent les relations personnelles.

Cette question de l'intimité est souvent abordée par l'opposition entre communauté et vie moderne impersonnelle. Selon les auteurs, les institutions de la vie moderne entraînent le déclin de la communauté et se développent au détriment des relations personnelles, l'individu se replie sur le moi intérieur. D'autres en parlant de capitalisme et de marchandisation, considèrent que les institutions modernes ont investi la vie sociale vidant la sphère privée de son sens et de ses valeurs. L'amitié, la vie intime, l'engagement vis à vis d'autrui sont au mieux des passe-temps.

D'autres enfin, pensent que de nouvelles formes de communautés urbaines sont possibles dans la vie moderne. Mais ils confondent les composantes de la communauté, nous avons distingué (cf. tableau 1): les relations communautaires, les liens de parenté, les relations d'intimité personnelle, les relations d'intimité sexuelle.

Si nous distinguons la communauté en tant qu'affinités dépendantes d'un lieu, elle est en grande partie détruite par la délocalisation. Dans sa composante parenté, la conclusion est identique car la parenté ne joue plus de rôle significatif dans l'organisation sociale. Comment les deux dernières relations d'intimité sont-elles affectées par ces changements?

Dans les cultures pré-modernes, l'amitié est une composante institutionnelle de la communauté, une manière de s'allier contre des groupes étrangers potentiellement hostiles. Par exemple, la fraternité de sang, la camaraderie, étaient fondées sur l'honneur et la sincérité en vue d'entreprises risquées, vengeances, guerres, pour lesquels les liens de parenté ne suffisaient pas. Avec la modernité, l'amitié ne joue pas de rôle direct dans les systèmes abstraits en général indépendants des liens personnels. L'absence d'enjeu transforme la nature de l'amitié, le contraire d'ami n'est plus ennemi, mais collègue, connaissance. La sincérité se trouve remplacée par l'authenticité, l'honneur par la loyauté fondée sur l'affection personnelle. Dans les sociétés pré-modernes, la confiance de base est inscrite dans les relations personnalisées.

Confiance et identité personnelle

Au contraire, avec les systèmes abstraits, la confiance envers des principes impersonnels et des inconnus est indispensable. Mais les routines des systèmes abstraits ont un aspect vide, sans âme. L'impersonnel submerge le personnel, et le personnel lui-même se transforme. Les relations personnelles basées sur la loyauté et l'authenticité deviennent un élément de la modernité au même titre que la distanciation spatio-temporelle. L'opposition entre système abstrait et vie intime n'a pourtant pas de sens, les deux sont profondément imbriqués. Comme l'observe Ulrich Beck, l'événement le plus intime comme l'allaitement et le plus lointain comme un accident nucléaire en Ukraine sont en relation directe.

La transformation de l'intimité concerne également les relations de confiance personnelle au delà de la parenté et de l'amitié. La confiance au niveau personnel devient un projet, elle doit être gagnée par un travail de révélation mutuelle de soi. Les relations d'intimité sexuelle impliquent également un cheminement progressif de découverte mutuelle où le processus de révélation de soi a autant d'importance que l'intimité avec l'être aimé. La découverte de soi devient un projet directement lié à la réflexivité de la modernité.

Pour certains auteurs, la quête de soi est une conséquence de l'effondrement communautaire. Pour d'autres, l'exclusion de la majorité des gens du jeu politique oblige à un report sur le moi en réaction à l'impuissance éprouvée. Le monde extérieur au moi n'étant plus vécu que comme source de frustration ou de gratification. Néanmoins, le souci de soi implique une appropriation de certains savoirs spécialisés (santé, thérapies, religions exotiques) obtenus dans le monde extérieur auprès de systèmes abstraits.

En résumé, la transformation de l'intimité résulte des tensions entre mondialisation et événements locaux, elle implique:

- la construction du moi en tant que projet réflexif, une identité à trouver parmi les options fournies par les systèmes abstraits,

- Une auto-identité fondée sur la confiance de base par l'ouverture du moi sur l'autre,
- Des relations personnelles guidées par la mutualité de la révélation de soi,
- Un souci de réalisation de soi incluant une appropriation du monde extérieur.

Risque et danger dans le monde moderne

Le profil de risque de la modernité peut se résumer ainsi:

1. L'intensité mondiale du risque (guerre nucléaire, catastrophe économique)
2. L'augmentation du nombre des événements contingents (par exemple ceux dus à la division internationale du travail)
3. Le risque du à l'environnement créé (réchauffement)
4. Le risque des environnements institutionnalisés (marchés financiers)
5. La conscience du risque en tant que risque (non certitude)
6. La répartition de la conscience du risque
7. La conscience des limites de la compétence.

Comme le précise Beck, "Tchernobyl, c'est partout", l'intensité mondiale du risque transcende toute différence sociale, économique, géographique. Même si de nombreux risques sont inégalement répartis, comme ceux de maladie ou de faim, c'est l'élément clef du cadre de vie moderne.

Les systèmes abstraits délocalisés étendent géographiquement les risques et dépossèdent les individus ou groupe locaux. En cas de crise du pétrole, il sera difficile de reconstituer une filière locale de chauffage au bois.

Les risques s'étendent à mesure de l'injection du savoir humain dans l'environnement, radiations, pollutions chimiques, effet de serre, etc. Cette liste pourrait être allongée au risque de fatiguer le lecteur, car la conscience du risque va de pair avec sa banalisation.

Pour les institutions modernes le risque n'est pas tant le résultat d'imperfections de fonctionnement qu'une norme d'activité, comme pour les marchés financiers. Le jeu de la concurrence est une prise de risque institutionnalisée, à laquelle s'applique d'ailleurs la théorie du jeu. La course aux armements suit un schéma identique, et dans les deux cas, le risque ne reste pas confiné à sa sphère propre, les décisions des marchés financiers débordent largement sur des millions de gens.

Le monde moderne, à la différence des mondes pré-modernes, reconnaît le risque en tant que risque. On ne peut plus se donner confiance en plaçant une activité risquée sous le signe de la religion ou de la magie.

Les profanes ayant conscience du risque, ils ont aussi conscience des limites de la compétence spécialisée, ce qui peut saper leur foi dans les systèmes abstraits. Les spécialistes prennent en effet des risques en les dissimulant, mais aussi par méconnaissance de l'importance du danger et des risques associés.

Risque et sécurité ontologique

Comment les risques pèsent sur la confiance des profanes et sur la sécurité ontologique? Il faut vivre dans l'inquiétude des risques mondiaux, sans l'avoir choisi, en sachant que personne ne pourra être tenu pour directement responsable. Les risques graves à probabilité faible ne vont pas disparaître, même si on cherche à les minimiser, et l'innovation effrénée en créera de nouveaux.

En fait, nous faisons le choix psychologique de ne pas garder ces menaces à l'esprit, elles paralysaient toute vie quotidienne. Un sentiment de confiance vague soulage l'individu: la croyance au destin réapparaît, comme aux temps pré-modernes, et refoule l'anxiété.

Réactions d'adaptation

Les spécialistes ne sont pas mieux armés que les profanes devant les risques majeurs, ils partagent quatre types de réactions d'adaptation:

1. l'acceptation pragmatique. Participer au quotidien d'abord, car l'essentiel échappe au contrôle de chacun, et refouler l'inquiétude au prix d'une dépense psychologique.
2. L'optimisme obstiné. La raison et la science continueront à apporter des solutions aux problèmes.
3. Le pessimisme cynique, son cynisme lui donne une pointe d'humour.
4. L'engagement radical. Une contestation pratique des sources de danger.

Une phénoménologie de la modernité

Max Weber nous propose une image de la modernité: l'expérience quotidienne s'exerce à l'intérieur de la cage d'acier de la rationalité bureaucratique. Mais les études empiriques ont montré qu'il existe toujours des zones d'autonomie d'autant plus importantes que l'organisation est importante. Marx décrit la modernité comme un monstre à dompter, un projet inachevé. Son institution, le capitalisme, n'est qu'une mauvaise façon de conduire le monde moderne.

A la place de ces deux images, Giddens suggère celle du camion fou furieux, une machine surpuissante dont collectivement nous pouvons infléchir la course, mais qui menace d'échapper au contrôle. Les institutions de la modernité nous empêchent de maîtriser son déplacement et l'itinéraire nous fait traverser des zones dangereuses. Pour saisir une modernité complexe, Giddens propose quatre cadres d'expérience dialectiquement liés.

5. Délocalisation et relocalisation: intersection de l'éloignement et de la familiarité
6. Intimité et impersonnalité: intersection de la confiance personnelle et des liens impersonnels,
7. Spécialisation et réappropriation: intersection des systèmes abstraits et de la connaissance au quotidien,
8. Particularisme et engagement: intersection de l'acceptation pragmatique et de l'activisme.

Les lieux familiers témoignent de la délocalisation, comme le centre commercial du coin de la rue. Il a l'aspect rassurant du familier (si important pour la sécurité ontologique) et il exprime en fait des événements distants. On sait bien que ses magasins appartiennent à des chaînes que l'on retrouve partout. La familiarité et le lieu sont donc beaucoup moins liés qu'auparavant et l'expérience de ce type de centre commercial est partagée sur toute la planète formant des communautés d'expériences partagées. Les processus de délocalisation et de relocalisation vont de pair, les transports qui détruisent des liens de parenté facilitent aussi les visites à des proches éloignés. C'est une raison de plus de considérer que les systèmes abstraits ne dévorent pas la vie personnelle.

La modernité ne nous demande pas de troquer l'intimité contre l'impersonnalité, au contraire, la transformation de l'intimité augmente l'intensité de nos relations avec des intimes. Cette intimité ne provient plus du lieu, mais du projet mutuel de révélation de soi. En dehors du chez soi familier, on peut tout à fait entretenir des relations intimes à distance, grâce aux systèmes abstraits. Mais l'engagement dans la révélation mutuelle de soi peut être source de souffrance, lors d'une rupture, l'intime redevient étranger, la réciprocité est perdue. La frustration se combine avec le besoin de confiance en autrui considéré comme pourvoyeur de soins.

Perte et acquisition du savoir faire dans la vie quotidienne

Les systèmes abstraits font partie du domaine intime, dans une relation dialectique d'appropriation des savoirs par les profanes. Il faut un minimum de savoirs pour interagir avec les systèmes abstraits. Cela dit, ces savoirs sont limités en profondeur, et les systèmes sont rapidement opaques. Les domaines d'appropriation des savoirs sont certes nombreux mais le profane éprouve un manque de moyens de contrôle de certains aspects de sa vie.

Devant la menace de disparition de l'espèce, il est difficile de ne pas penser à la survie, c'est une angoisse existentielle sans réconfort possible. L'acceptation pragmatique procure alors la confiance et la sécurité ontologique. Mais une dépense psychologique ne suffit pas à éloigner le risque, il s'impose au quotidien, la nourriture peut être polluée, ou les avantages d'un nouveau médicament contredits par des effets toxiques. Comment prendre une décision individuelle? Un même individu passera de phases d'acceptation pragmatique à du pessimisme cynique ou de l'activisme contestataire. Giddens pense que la modernité, par la réflexivité, incite plus à l'action qu'au retrait, voire à l'organisation collective.

Objections à la post-modernité

Giddens défend l'option d'une radicalisation de la modernité et rejette la post-modernité, avatar du post-structuralisme.

Postmodernité (PM)	Radicalisation de la Modernité (RM)
1. Compréhension de transitions en cours en termes épistémologiques, ou comme une dissolution de l'épistémologie.	1. Identification des développements institutionnels créant un sentiment de fragmentation et de dispersion.
2. Accent sur les tendances centrifuges des transformations sociales actuelles et leur caractère dé-localisant	2. Vision de la modernité avancée comme un ensemble de circonstances dans lesquelles la dispersion est dialectiquement liée à de profondes tendances à l'intégration mondiale.
3. Vision d'un moi dissout ou décomposé par la fragmentation de l'expérience.	3. Le moi est plus qu'un simple point d'intersection de différentes forces; les processus actifs d'auto-identité réflexive sont rendus possibles par la modernité.
4. Défense de la contextualité de revendications de vérité, ou vision de ces revendications comme 'historiques'.	4. Les traits universels des prétentions à la vérité s'imposent à nous de façon irrésistible, étant donné la primauté des problèmes de type mondial. La connaissance systématique relative à ces développements n'est pas exclue par la réflexivité de la modernité.
5. Théorisation de l'impuissance éprouvée par les individus face aux courants mondialisateurs.	5. Analyse la dialectique impuissance / puissance, tant en termes d'expérience que d'action.
6. Vision de 'l'évidement' de la vie quotidienne, résultant de l'intrusion des systèmes abstraits.	6. La vie quotidienne est considérée comme un complexe actif de réactions à des systèmes abstraits, impliquant l'appropriation en même temps que la perte.
7. L'engagement politique coordonné est considéré comme exclu par la primauté de la contextualité et de la dispersion.	7. L'engagement politique coordonné est à la fois possible et nécessaire, au niveau mondial comme au niveau local.
8. Définition de la post-modernité comme la fin de l'épistémologie, de l'individu et de l'éthique.	8. Définition de la post-modernité : ensemble de transformations possibles allant 'au-delà' des institutions de la modernité.

- Tableau 2 Comparaison entre la notion de Post-modernité (PM) et ma vision personnelle d'une radicalisation de la modernité (RM)

Chapitre V

A bord du camion furieux

L'humanité peut-elle maîtriser l'emballlement du camion de la modernité? Pourquoi la raison ne peut le contrôler? Trois types de facteurs interviennent:

- les défauts de conception des systèmes abstraits, sociaux ou naturels. En principe, les systèmes dépendants de la nature socialisée pourraient être corrigés.
- Les erreurs humaines. Elles sont inévitables quelle que soit la conception des systèmes sociaux ou naturels.
- Les conséquences imprévues. Les systèmes complexes interagissent entre eux et avec un environnement qui n'est pas un système unique, toutes les conséquences ne peuvent être envisagées.
- La circularité du savoir social. Il est impossible d'envisager les conséquences d'un système qui modifie lui-même l'environnement du savoir.

Impossible dans ces conditions de saisir l'histoire et de la plier à nos desseins collectifs, en admettant qu'une convergence des intérêts existe. Par certains aspects le monde est "un", mais les inégalités de pouvoir, différents systèmes de valeurs subsistent.

Réalisme utopique

Au delà de ces différences, tout ce qui peut être fait doit l'être pour minimiser les risques majeurs, notamment envisager des futurs alternatifs, des modèles de réalisme utopique. L'histoire étant dénuée de téléologie, les opprimés ne sont pas forcément porteurs des intérêts de l'humanité, et le pouvoir d'agir est souvent détenu par des privilégiés. En cela le réalisme utopique s'écarte de Marx, mais l'utopie d'une pensée radicale, si elle est confortable, oublie l'objectif premier de minimisation des risques.

Une théorie critique pour la fin du 20^{ème} siècle doit être attentive aux transformations institutionnelles, tactiques, pour créer des modèles de la bonne société et reconnaître que politique émancipatrice et politique de vie sont reliées.

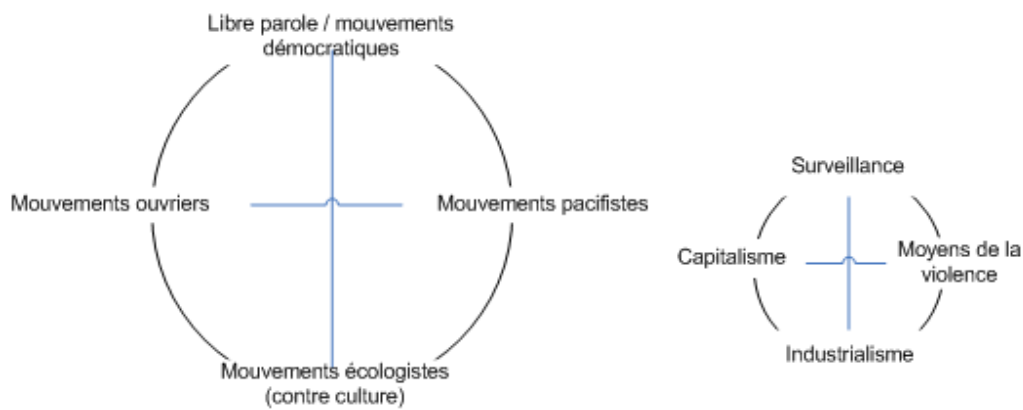


• Figure 5 Dimensions du réalisme utopique

En effet, l'engagement de libération de la servitude et de l'inégalité doit être relié à celui de rendre une vie pleine et satisfaisante pour tous, une politique sans "autres". L'auto-identité est fondamentale pour la politique de vie tout comme la justice pour la politique émancipatrice. Elle est une force de la modernité, coordonnée avec l'organisation planétaire, et ceci même dans le contexte de disparité entre états riches et pauvres et l'apparition de contre-courants fondamentalistes ou réactionnaires.

Prospectives: le rôle des mouvements sociaux

Les mouvements sociaux sont un indicateur des changements à venir. Le mouvement ouvrier a longtemps tenu ce rôle pour les marxistes. Mais la focalisation sur l'industrialisme et le capitalisme fait oublier les autres dimensions de la modernité: la surveillance et la puissance militaire.

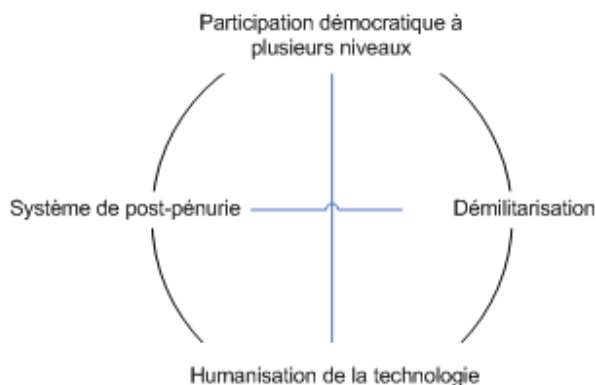


• Figure 6 Types de mouvements sociaux (rappel: les dimensions institutionnelles de la modernité)

Les mouvements ouvriers sont particulièrement importants dans les premières phases du développement du capitalisme. Les mouvements pour la liberté d'expression et la démocratie, considérés par Marx comme "bourgeois", sont liés aux opérations de surveillance de l'état. De nouvelles formes de mouvement apparaissent avec les pacifistes et les écologistes. Si les pacifistes existent depuis longtemps, le risque de guerre nucléaire leur donne une importance particulière. Les mouvements écologistes ont comme lieu de lutte l'environnement créé, ils se séparent du mouvement ouvrier depuis que le risque écologique est devenu un risque majeur. Pour agir efficacement en vue d'un monde plus sûr et plus humain, les mouvements sociaux ne seront pas suffisants, le réalisme utopique s'adjoit le pouvoir et l'intervention des organisations des privilégiés.

La post-modernité

Au delà de la modernité, quelles utopies seraient réalistes? Un ordre post-moderne pourrait être à l'avant garde des 4 dimensions de la modernité.



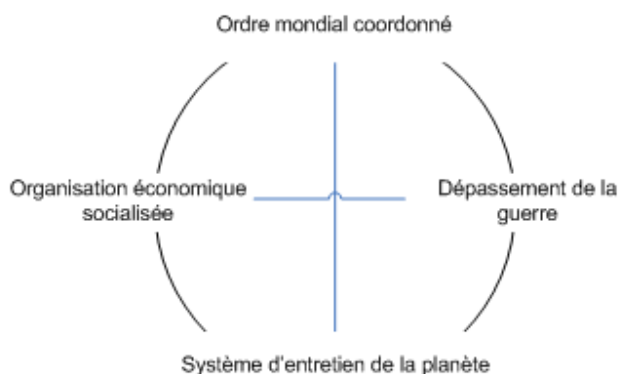
• Figure 7 Aperçu d'un monde post-moderne

Au delà du capitalisme, on a longtemps cru à une forme de socialisme régulé centralement, ce n'est plus la meilleure solution avec les systèmes complexes de la modernité qui exigent de petites unités localement coordonnées. Il n'est pas possible de laisser plus longtemps les marchés générer des inégalités croissantes et l'accumulation n'est pas possible indéfiniment. Un système coordonné de post-pénurie garantirait la subsistance et une politique de vie à tous. Ce système remettrait en cause le dogme de la croissance économique continue, et impliquerait une redistribution mondiale des richesses par coordination et accords internationaux. Bien sûr les conditions de vie des privilégiés seraient modifiées en faveur d'une meilleure qualité de vie pour tous.

Pour gouverner efficacement, l'assentiment des populations se révèle indispensable, et cela à plusieurs niveaux, celui de l'état, du supranational, du local, des entreprises, où apparaissent de nouvelles formes d'organisation et de nouvelles formes de participation démocratique polyarchiques.

Si un gouvernement mondial semble toujours improbable, les états coopèrent de plus en plus sur un ordre politique planétaire. L'utopie d'un monde sans guerre semble réaliste dans la mesure où les États Nations ont des territoires stables, et leur interdépendance est croissante.

L'expansion du savoir technologique semble sans fin, et il faudra s'appliquer à son contrôle afin de moraliser les relations entre les êtres humains et leur environnement en considérant la planète comme un tout, en l'entretenant comme nous prenons soin de notre santé.



• Figure 8 Dimensions d'un système de post-pénurie

Mais les choses pourraient mal tourner, les futurs possibles, même écrits ne se réalisent pas forcément.



• Figure 9 Risques majeurs de la modernité

Les développements technologiques ne permettront pas l'accumulation capitaliste indéfinie sans pénuries. Des inégalités plus profondes pourraient entraîner des explosions sociales. Ces tensions pourraient pousser les états vers le totalitarisme. Modernité et totalitarisme vont alors de pair. Un engagement militaire, même classique, pourrait être dévastateur, sans parler d'applications militaires de nouvelles technologies. La modernité peut-elle déboucher sur une apocalypse? Aucune force providentielle ne nous en préservera.

Chapitre VI

La modernité est-elle un projet occidental?

Deux dimensions de la modernité sont incontestablement occidentales, le capitalisme et l'État Nation. Ils ont généré une puissance telle qu'ils se sont imposés dans le monde entier. La modernité est un projet de mode de vie de l'occident dont la mondialisation est une des conséquences. Par contre, les formes d'interdépendances créées par la mondialisation sont planétaires, variant selon les cultures. La modernité est universalisante par le savoir réflexif qu'elle mobilise. Après le rejet de la tradition, le rejet du passé et des autres cultures, la réflexivité s'impose en généralisant le discours argumentatif des sciences, institutionnalisant le doute, elle dépasse les différences culturelles.

Conclusion

La modernité se radicalise en rompant avec l'occident, en institutionnalisant le doute. Les sciences sociales sont au cœur de la réflexivité, produisant un savoir modifiant son objet et modifié par lui. La modernité est mondialisatrice par la circularité du savoir réflexif, elle connecte l'absence et la présence, le proche et le lointain, l'individu au système abstrait transformant à la fois l'intimité et l'organisation mondiale. La modernité est tournée vers le futur, ses anticipations deviennent un élément du présent, fondant le réalisme utopique. Les prescriptions utopistes sont le point fixe de départ des états souhaités de l'avenir, au contraire de l'invention permanente du présent et du futur, caractéristique de la modernité. Un monde post-moderne aurait-il une fixité retrouvée et une sécurité ontologique renforcée? Un tel monde, imbriquant de façon complexe le local et le mondial, réorganiserait radicalement le temps et l'espace.

Bibliographie

En français

Giddens possède une bibliographie très dense, citons parmi les ouvrages en français,

Giddens, Anthony - Les conséquences de la modernité - Paris, L'Harmattan, 1994

--- La constitution de la société - Paris, PUF, 1987

Les conséquences de la modernité sont une traduction de l'ouvrage d'Anthony Giddens, *The consequences of Modernity*, publié en 1990 Cambridge: Polity Press.

En anglais:

Capitalism and Modern Social Theory (1971, Cambridge University Press)

Beck, Ulrich, Anthony Giddens, Scott Lash. *Reflexive Modernization*. Cambridge: Polity Press, 1994.

Giddens, Anthony. *Beyond Left and Right — the Future of Radical Politics*. Cambridge: Polity Press, 1994.

---. *Capitalism and Modern Social Theory: An Analysis of the Writings of Marx, Durkheim and Weber*. Cambridge: Cambridge University Press, 1971.

---. *Central Problems in Social Theory*. London: Macmillan, 1979.

---. *The Consequences of Modernity*. Cambridge: Polity Press, 1990.

---. *The Constitution of Society*. Cambridge: Polity, 1984.

---. *A Contemporary Critique of Historical Materialism*. London: Macmillan, 1981.

---. "Living in the Post-Traditional Society." In *Reflexive Modernization*, edited by Ulrich Beck, Anthony Giddens, Scott Lash. Cambridge: Polity Press, 1994.

---. *Modernity and Self-Identity*. Cambridge: Polity Press, 1991.

---. *New Rules of Sociological Method: A Positive Critique of Interpretive Sociologies*. Stanford: Stanford University Press, 1993.

---. *Runaway World*. London: Profile Books, 1999.

---. *Social Theory and Modern Sociology*. Cambridge: Polity, 1987.

---. *Sociology — a Brief but Critical Introduction*. London: Macmillan, 1982.

---. *Studies in Social and Political Theory*. New York: Basic Books, 1977.

---. *The Third Way — a Renewal of Social Democracy*. Cambridge: Polity Press, 1998.

---. *The Transformation of Intimacy*. Cambridge: Polity Press, 1992.

Luhmann, Niklas. *Social Systems*. Translated by John Bednarz. Stanford: Stanford University Press, 1995.

Pour une bibliographie très complète, consultez le site: <http://www.unites.uqam.ca/crises/>, où Louise Briand propose une analyse de l'œuvre de Giddens. En anglais, Geoff Boucher prolonge les réflexions de Giddens, <http://home.mira.net/~andy/blackwood/politics6.htm>

Suggestions de lecture

Beck, Ulrich - La société du risque, sur la voie d'une autre modernité - Champs Flammarion Paris 2001

Beck, Ulrich - Pouvoir et contre pouvoir à l'ère de la mondialisation - Alto Aubier 2002

Erikson, Erik - Enfance et société - Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1959

Habermas, Jürgen - Le discours philosophique de la modernité - Gallimard 1988

Lyotard, Jean François - La condition Postmoderne, rapport sur le savoir - Les éditions de minuit Paris 1979

Touraine, Alain - Critique de la modernité - Arthème Fayard 1992